

Dans l'évangile de Matthieu, cet épisode se situe le lendemain de l'entrée de Jésus à Jérusalem, une arrivée qu'il décrit comme ayant suscité l'enthousiasme des foules. Une arrivée fracassante puisque sa première action est de chasser du temple les marchands d'animaux et les changeurs de monnaie qui étaient nécessaires pour y accomplir les sacrifices, ce qui montre bien sa détermination à aller au bout de son ministère.

Ce récit est rédigé environ 50 à 60 ans après le ministère de Jésus en Galilée, qui correspond aux années quatre-vingts, quatre-vingts dix, une période agitée pour le judaïsme. Cela nous situe dix ou vingt ans après la destruction du temple par les Romains à un moment où les Juifs sont dans une période de réorganisation totale puisque le temple avait été une institution essentielle au fonctionnement religieux. Il était, pour les Juifs, le domicile de l'Eternel sur la terre.

Les disciples, qui sont évidemment convaincus que Jésus est le messie, et que par conséquent il inaugure une nouvelle phase du judaïsme, réfléchissent à la meilleure façon de continuer les pratiques et les traditions juives dans ce contexte de réorganisation. Il n'était à ce moment pas question de scission, les disciples constituant simplement un courant du judaïsme comme il y en avait d'autres : les pharisiens, les saducéens, les esséniens, les hérوديens...

Il n'est donc pas étonnant que Jésus, dans l'évangile de Matthieu, soit présenté comme un nouveau Moïse. On retrouve dans cet évangile un certain parallèle symbolique : Jésus passe une partie de son enfance en Egypte, et surtout le sermon sur la montagne qui est reçu comme une nouvelle Torah. C'est donc dans ce contexte que nous trouvons cette parabole par laquelle Jésus veut légitimer son autorité sur les scribes et les grands-prêtres, autorité qu'ils contestent vigoureusement quand ils lui posent la question : *qui t'a donné cette autorité ?* sous-entendu : *Est-ce Dieu, ou Satan, ou les hommes, ou toi-même ?*

La parabole des deux fils est la première réponse que Jésus va leur faire. Il reproche beaucoup aux scribes et aux Pharisiens de dire et de ne pas faire. Alors quand il parle des deux fils de la parabole, c'est pour dénoncer plus largement deux attitudes religieuses : l'une qui consiste à dire oui, mais à ne pas faire, et l'autre, qui consiste à dire non, et à faire malgré tout. Cette tension entre le « dire » et le « faire » est d'ailleurs constante dans l'Évangile.

Et la question posée ce matin est : « qu'est-ce qui est le plus important, est-ce le dire ou est-ce le faire » ?

Dans cette histoire on trouve deux fils, deux attitudes. Le père s'adresse au premier, dont on peut supposer qu'il est l'ainé, puis au second, qui logiquement serait le cadet. Mais ici, l'ordre est inversé.

Dans la symbolique biblique classique, l'ainé représente Israël, qui connaît Dieu, qui connaît Moïse et les prophètes ; le cadet représente le monde païen, qui ne connaît ni le Dieu d'Israël, ni les prophètes. Dans cette parabole la préséance a changé.

Jésus s'adresse aux grands-prêtres du Temple et aux pharisiens, au fils aîné, ou qui se considère comme tel, à qui il reproche justement de dire et de ne pas faire, qui est l'attitude du second fils dans notre passage.

Autre élément symbolique : la vigne. Dans la Bible, c'est à la fois le peuple d'Israël, comme cela est exprimé en particulier dans le livre d'Esaïe (És.5, 7) et plus largement, c'est l'humanité au sens large, l'ensemble de l'humanité composée de nos individualités. Donc la vigne, c'est chacun, chacune d'entre nous.

La vigne, c'est une culture qui demande beaucoup de soins. Alors, quand le père appelle ses fils à travailler dans la vigne, il appelle ses enfants à prendre soin en quelque sorte de la société.

Voyons le message que Dieu leur adresse à travers son Fils et qui nous concerne aussi, nous aujourd'hui :

« *Enfant, va aujourd'hui travailler dans la vigne.* »

« *Enfant* » : Il y a dans ce mot toute la tendresse de Dieu pour nous, il y a notre dignité aussi : nous sommes chez nous dans ce monde, nous sommes responsables. Et en même temps nous sommes *enfants*, nous avons encore à apprendre, à grandir, à progresser dans notre humanité.

« *Va aujourd'hui* » : dans cet *aujourd'hui* apparaît l'urgence de l'appel de Dieu ; il ne dit pas *un jour où tu auras le temps*. Non, c'est maintenant qu'il faut y aller, maintenant.

En fait, cette vigne dont il est question, c'est la métaphore du monde que Dieu nous a confié. Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, c'est à la fois la terre, l'humanité et chacun de nous individuellement. Dieu nous invite à travailler notre rapport aux autres. C'est une question de joie, de souffrance, de vie, de mort. Dieu veut, naturellement, la joie, la paix, la vie pour chacun. Il nous l'a

dit sans ambiguïté : *j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, choisis la vie afin que tu vives, toi et ta postérité.* Deut 30,19. Une vigne mal entretenue s'étouffe sans donner de fruit ; et puis quel dommage de laisser perdre du bon raisin.

Mais revenons aux deux fils de la parabole.

Le premier dit non. Il n'a visiblement pas envie d'aller faire un travail fatigant. Le travail de la vigne est un travail dur et ingrat. C'est un travail qui est d'ordinaire confié aux esclaves ou aux journaliers, et le fils de la maison n'a normalement pas à faire ces travaux laborieux. Qu'il dise non n'est donc pas en soi très étonnant ! L'enfant, ce n'est pas l'esclave, ni même l'ouvrier, mais l'héritier du domaine ! Je vois dans cette demande un appel à la responsabilité, car le domaine c'est bien aussi l'affaire de l'héritier ! Et puis il y a l'urgence, comme je l'ai déjà dit : la vigne c'est vivant ; c'est sans perdre de temps qu'elle a besoin d'être travaillée, pas demain ni après-demain : c'est maintenant qu'elle a besoin de soins...

Pourtant ne sommes-nous pas tous comme cet enfant qui dit non, parce qu'il n'a pas envie ? Au moins lui, après avoir rechigné contre l'appel du père, il décide d'y aller quand même : il se convertit. Il obéit, même si c'est avec un temps de retard.

Est-il pour autant meilleur que celui qui dit oui mais qui n'y va pas ?

Pourquoi celui-là a-t-il dit oui, d'abord ?

Son père serait-il à l'image de ce Dieu Tout Puissant que nous montre le premier testament, un Dieu sévère qui punit et se venge ? Un Dieu qui inspire la crainte et à qui on n'ose pas dire non, quelle que soit sa demande ? Ce n'est pas exclu. Ou, autre hypothèse, a-t-il accepté par facilité, pour être débarrassé de la demande ? Comme ces enfants à qui on demande d'effectuer une tâche et qui ne le font pas parce qu'il *faut* d'abord finir le jeu en cours ? Ce ne sont pas forcément des enfants désobéissants par nature, simplement il y a toujours plus intéressant, plus pressé à faire que les corvées. Tous les parents qui demandent à un ado de ranger sa chambre le savent bien...

En fait l'enfant ici n'en est plus un, c'est évident. Son père s'adresse à lui de cette façon en signe d'affection, en père aimant. Ce qui infirme la première hypothèse d'un Dieu qui suscite la crainte.

La réponse du fils est exprimée d'une manière bien particulière : « *je veux bien, Seigneur* ». C'est très poli, très respectueux, mais là, dans ce cas précis ça sent

un peu l'humilité feinte. Celui qui dit oui est à mon avis très conscient de sa qualité de fils du patron, de privilégié en somme ! Et vous avez entendu qu'il appelle son père *seigneur* ? Même en ces temps où le pater familias était tout puissant, c'est excessif et cela met de la distance entre eux.

Mais ne sommes-nous pas comparables à lui ? Nous voulons bien faire ce que Dieu nous demande, mais au moment où cela nous arrange nous, pas aujourd'hui, au moment où Dieu nous pose la question, et bien souvent ce n'est jamais le moment...

Voyons-nous réellement Dieu comme notre Père, ou nous aussi, ne mettons-nous pas parfois cette distance entre lui et nous ?

En vérité, aucun de ces deux enfants n'a réellement fait la volonté du Père. Même pas celui qui finalement y est allé, après avoir tergiversé. Car le père avait une demande urgente, et l'enfant n'a bougé qu'au moment où cela l'a arrangé, lui. Ce n'est pas ça la véritable obéissance !

Voyons maintenant la réponse des juifs :

La solution de la petite énigme posée par Jésus semble si évidente que la réponse des Pharisiens tombe instantanément : *c'est le premier qui a fait la volonté de son père*. On sent presque une déception : trop facile, la question ! sans même une petite joute théologique à la clé.

Pourtant : La réponse de Jésus est cinglante, et elle commence par *En vérité*. Venant de lui, cette expression, qui donne une certaine solennité, introduit toujours quelque chose d'important, une parole à laquelle il faut spécialement prêter attention. Et, ô scandale pour les bien-pensants, cette parole est : *collecteurs d'impôts et prostituées vous précèdent dans le Royaume de Dieu !* Le sens du verbe *précéder* en hébreux ne signifie pas simplement qu'ils arriveront juste un peu plus tôt, mais a un sens beaucoup plus exclusif : les collecteurs d'impôts et les prostituées, en arrivant les premiers, occuperont dans le Royaume de Dieu la place de ceux qui s'y voient déjà ! Encore une fois, ceux qui se pensent les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, l'Évangile nous le répète à l'envi.

Dans ce texte, Jésus nous appelle, nous, enfants récalcitrants, à devenir ses fils et ses filles en vérité et en justice. Si c'est à nous que la demande avait été faite : *Mon enfant, va donc aujourd'hui travailler à la vigne*. Qu'aurions-nous répondu, qu'aurions-nous fait ?

Auquel des deux fils de l'histoire ressemblons-nous ?

Dans cette parabole nous sommes particulièrement touchés par la grâce de Dieu. Jésus connaît l'humanité à laquelle il s'adresse, il sait de quoi nous sommes faits, il connaît nos contradictions, nos difficultés à nous engager et nos révoltes. Jésus témoigne là encore de son Père, qui est un vrai père, un père aimant en butte avec des soucis de père, témoin de notre incompréhension. Il nous perd bien souvent parce qu'il a pris, dès le début, dès les premiers chapitres du livre de la Genèse, le risque de nous offrir la vraie liberté, le choix entre le oui et le non. Et en plus il nous autorise à changer d'avis. Rappelez-vous comme il se réjouit du retour du fils prodigue.

En entendant cette parabole, nous savons que nous sommes tous, des OUI-NON et des NON-OUI.

Mais l'amour de Dieu est immense et dans cet amour nous avons été baptisés. Ainsi, au-delà de nos révoltes et de notre mauvaise foi, au-delà de nos motivations chancelantes, il nous attend pour travailler dans sa vigne, pour l'avènement du royaume de Dieu. Maintenant !

Amen